

BY FRED

FRÉDÉRIC GUYONNET

LA NAISSANCE DU VIDE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532239

Dépôt légal : août 2026

*L'espace vide n'est pas vide, il est le siège de la physique la
plus violente.*

John Archibald Wheeler

La naissance d'un vide

Kep fixait les lumières de Boston depuis la terrasse de son penthouse, un verre de whisky à la main. Il n'avait même pas allumé le cigare posé à côté de lui. Pas par souci de santé, il ne croyait pas assez à son avenir pour ça, mais parce qu'il avait oublié à quoi bon le fumer. Le vent léger faisait trembler les voiles des gratte-ciel voisins, et les bruits lointains de la ville semblaient s'accorder à l'immense vide qui régnait en lui.

C'était un soir où tout le monde aurait dû se sentir heureux. Après tout, Kep était l'homme qui avait tout. Une carrière florissante bâtie sur rien, un appartement à couper le souffle, des vacances dans une villa de Cap Cod où l'océan s'étendait jusqu'à l'infini. Tout cela grâce à quoi ? Une série de décisions intuitives qui avaient toujours payé. Pas d'échec, pas de regrets... et pourtant, aucune fierté. Il se remémora un dicton qu'il avait entendu dans un livre audio sur la philosophie de vie, un de ces trucs qu'il écoutait pendant qu'il courait sur son tapis roulant : « Les deux plus beaux jours de la vie d'un homme sont le jour de sa naissance, et celui où il découvre pourquoi. » C'était là tout le problème. Kep n'avait jamais trouvé ce pourquoi.

Son premier jour, il ne s'en souvenait évidemment pas. Mais il imaginait que c'était une journée banale, dans un hôpital banal, avec des parents moyens et quelques infirmières qui s'émerveillaient peut-être devant ses cheveux noirs ou sa petite taille. Quant au second jour, celui où il aurait dû comprendre la raison de son existence, il avait le désagréable sentiment qu'il avait raté. Pas qu'il n'ait pas cherché. Pendant des années, Kep avait cherché un sens dans la réussite. Son premier million lui avait donné une euphorie de trois jours. Le deuxième, une soirée joyeuse. Le dixième, un haussement d'épaules. Ensuite, les millions s'étaient empilés comme des chips dans un bol : agréables, mais fades, et absolument incapables de combler ce qu'il avait ressenti depuis l'enfance, une impression d'inadéquation.

Il leva son verre en direction des lumières de la ville. « Je suis né. Check. Et je suis riche. Double check. Mais pourquoi ? Allez, Boston, donne-moi une raison. » Boston ne répondit pas. Elle ne le faisait jamais. En bas, la ville vivait, respirait, grouillait d'activité. Dans son monde, tout semblait bruyant et plein de sens. Ici, à vingt étages au-dessus, tout était propre, silencieux et aseptisé. Un univers parfait pour quelqu'un comme lui : un homme qui se sentait comme un spectateur dans sa propre vie. Ce soir-là, Kep décida qu'il ne vivrait pas jusqu'à la fin de l'année. Il n'y avait plus rien pour lui ici, rien à gagner, rien à prouver, rien à réparer. Mais mourir... mourir avec ce vide était insupportable. Non. Pour pouvoir sauter de ce balcon avec le sourire aux lèvres, Kep devait d'abord devenir un homme qu'il haïssait. Un homme qui méritait de mourir.

Devoir se salir les mains pour enfin trouver le courage de disparaître. Mais pour Kep, c'était logique. Il ne voulait pas mourir comme un homme trop bon pour ce monde. Il voulait partir en hurlant : « Bon débarras ! »

Le disque se mit à sauter sur une rayure, un tic-tic-tic agaçant qui rompait l'harmonie. Kep se leva pour poser doucement l'aiguille sur une autre piste. Les premières notes de *What'd I Say* jaillirent des enceintes, joyeuses, presque provocantes. Le contraste lui arracha un sourire cynique. « Toi, Ray, tu as le droit de chanter ça. Moi ? Si je dis *what'd I say*, personne n'écoute. » Le blues lui donnait l'impression d'effleurer une vérité qu'il n'arrivait jamais à saisir. C'était comme regarder un tableau à travers une vitre couverte de buée : il savait qu'il y avait quelque chose de magnifique, mais ça lui restait inaccessible. Derrière lui, le tourne-disque tournait doucement, crachant une mélodie familière : Ray Charles, toujours Ray. Ce soir, c'était *What'd I Say*. Les notes joyeuses faisaient danser une lumière fantomatique dans la pièce, mais Kep ne bougeait pas. La musique résonnait en lui comme un écho ironique, une vie qu'il ne comprenait pas mais qu'il enviait. Le blues l'apaisait. Pas seulement pour son rythme ou sa mélancolie élégante, mais parce qu'il racontait des histoires de luttes qu'il n'avait jamais connues. Ray, Marvin, Aretha... eux, ils avaient quelque chose à dire, quelque chose qui

transcendait leur douleur. Kep, lui, n'avait que ses chiffres et ses regrets.

Pourtant, parmi tous ces génies qui faisaient vibrer ses vinyles, il y en avait un qu'il ne supportait pas : Mozart. Ce n'était pas que Kep n'appréciait pas la musique classique. Au contraire, il aimait la complexité, l'architecture invisible des symphonies. Mais Mozart... il le détestait. Une haine subtile, presque envieuse, qu'il n'osait même pas avouer à lui-même. Cela venait du *Requiem*. Chaque fois qu'il écoutait ce chef-d'œuvre inachevé, il se sentait minuscule. C'était comme être écrasé sous le poids d'un univers qu'il ne pourrait jamais comprendre. Ce requiem avait été composé par un homme mourant, un homme épuisé, trahi par son corps, et pourtant capable de produire une musique qui semblait avoir été dictée par les étoiles elles-mêmes. « Et moi ? Je ne serais même pas capable d'écrire une liste de courses qui vaille la peine d'être lue. » Il s'était renseigné, bien sûr. Il savait que Mozart était mort dans l'oubli, enterré à la hâte dans une fosse commune. Personne ne s'était présenté à ses funérailles, sauf peut-être un chien errant, disait-on. L'ironie était insupportable : un génie qui avait donné au monde un requiem pour son propre enterrement solitaire.

Kep se détourna du paysage et retourna à l'intérieur. Ray continuait de jouer, mais son esprit était coincé dans les ombres du XVIII^e siècle. « Pourquoi lui, hein ? Pourquoi un homme comme Mozart, avec tout ce talent, a-t-il fini comme ça ? Et moi, pourquoi je suis encore là, avec tout cet argent inutile ? » Il s'arrêta devant son étagère à vinyles. Entre le cuir usé des pochettes de Ray et d'Aretha, une boîte noire brillait : une édition spéciale du *Requiem* de Mozart. Il n'avait pas touché ce disque depuis des mois. Il ne supportait pas de l'entendre. À chaque note, il sentait le gouffre entre sa propre vie et celle d'un homme mort depuis plus de deux siècles. « Ce fichu Requiem. Même inachevé, il en dit plus que tout ce que je n'ai jamais fait. Comment un homme à l'agonie a-t-il trouvé en lui cette force-là ? » Il retourna s'asseoir près du tourne-disque, le verre toujours à la main. La voix de Ray montait dans la pièce, douce et résolue. « Hey mama, don't you treat me wrong... »

Un sourire amer flotta sur ses lèvres. Ray Charles et Mozart. Deux hommes si différents, et pourtant si semblables. L'un aveugle, l'autre enterré dans l'obscurité. Tous deux avaient transcendé leur douleur pour créer quelque chose d'éternel.

Kep n'avait jamais rien transcendé. Il avait toujours pris le chemin le plus simple, le plus sûr. Son argent n'était pas une cathédrale ; c'était une pile de jetons sur une table de casino. Une illusion. Il baissa les yeux vers son verre.

« Je hais ce fichu Requiem, tu sais, Ray ? Pas à cause de la musique. Non, c'est parce qu'il me rappelle ce que je ne serai jamais. Lui, il avait un chien à ses funérailles. Moi, j'aurai peut-être des comptables. » Il éclata de rire, un rire rauque et solitaire qui résonna dans l'appartement. La musique s'arrêta brusquement. Le tourne-disque avait terminé sa course. Kep se redressa, posa son verre, et remit l'aiguille au début du disque. Les premières notes de *Drown in My Own Tears* recommencèrent à flotter dans la pièce.

Il regarda la ville par la fenêtre, le regard vide. Peut-être que, comme Mozart, il pourrait laisser quelque chose derrière lui. Pas une symphonie, bien sûr. Mais un acte. Un dernier geste.

« Peut-être que pour mourir, il faut d'abord apprendre à vivre un peu. Même si ça doit me tuer. »

Son esprit vagabondait. Il imaginait la place d'un homme dans l'immensité de l'histoire humaine, une infinité qui écrasait tout sous son poids. Et pour cela, il fallait commencer par se salir les mains.

« Qu'est-ce qu'un homme, vraiment ? Une poussière sur une falaise. Un éclat éphémère dans un feu d'artifice qui dure depuis des milliers d'années. »

Kep prit une gorgée de whisky, le liquide ambré glissant lentement dans sa gorge, comme pour accompagner ses pensées.

Il revoyait les débuts de l'humanité : un homme, agenouillé près d'un ruisseau, frappant deux pierres. Une étincelle, un premier feu, et soudain, le chaos ordonné de l'univers s'incline. Il imaginait cet instant : l'éblouissement dans les yeux du premier homme à allumer une flamme, le mélange d'effroi

et de triomphe. Avait-il compris ? Avait-il su que cet instant allait tout changer ?

Et pourtant, ce feu n'était que le début. Des millénaires avaient passé. D'autres hommes, les mains rugueuses et le regard levé vers les cieux, avaient gravé des rêves dans la pierre. Les pyramides d'Égypte. Des cathédrales gothiques montant vers Dieu comme des prières figées dans la pierre. Chaque génération avait laissé quelque chose derrière elle, un monument à son désespoir ou à sa grandeur. Puis était venue la science. Des hommes avaient disséqué les étoiles, transformé des mystères en chiffres. Galilée, Newton, Darwin. Kep pouvait presque les voir, penchés sur leurs tables de travail, leurs esprits brûlant comme des torches dans une nuit sans fin. Et enfin, le monde moderne. L'électricité qui avait fait jaillir la lumière dans les ténèbres. La vapeur qui avait déplacé des montagnes. Et la fission nucléaire, qui avait permis de libérer l'énergie des étoiles.

« Du silex à la bombe atomique. Tout ça en quelques centaines de milliers d'années. Un battement de cils sur l'horloge cosmique. »

Mais dans tout ce fracas de progrès, où était Kep ? Il s'imaginait comme une poussière invisible dans cette immense chaîne d'événements. Pas le premier homme à allumer un feu. Pas l'architecte d'une pyramide. Pas un Galilée défiant l'Église ni un Oppenheimer brisant le cœur de l'atome. Juste une ombre parmi des milliards d'autres.

« Ils ont tous payé un prix, ces hommes. Certains ont été brûlés vifs, d'autres ont perdu la raison, et certains ont laissé derrière eux un champ de cendres. Mais ils ont changé quelque chose. Moi, je ne fais que regarder. »

Aretha, dans l'appartement, attaquait un nouveau couplet. Kep revoyait Ray, ce garçon devenu aveugle à sept ans, transformant son monde en musique. Il pensa aussi à Mozart, mort dans l'oubli, et pourtant capable de composer un requiem que le temps lui-même n'avait pas pu enterrer.

L'histoire humaine était pleine de ces individus : des hommes et des femmes qui avaient saigné, pleuré, brûlé, mais laissé quelque chose d'éternel. Kep, lui, avait empilé des

chiffres. Ses mains n'avaient jamais tenu autre chose que des stylos coûteux et des contrats. Il n'avait jamais connu l'urgence d'un rêve.

« Peut-être que la vie, c'est ça. Pas de certitudes, pas de grandes vérités. Juste des gens qui cherchent à marquer leur passage, à allumer une flamme, avant que l'obscurité les reprenne. »

Mais quelque chose remua en lui. Peut-être que pour exister, il fallait souffrir. Peut-être que pour laisser une trace, il fallait tout risquer. Il posa son verre vide sur la table et murmura dans la pièce vide, comme s'il s'adressait à lui-même : « Je ne veux pas être juste une poussière. Pas encore. »

La musique avait toujours été là, en arrière-plan. Marvin Gaye, Aretha Franklin, Ray Charles : des voix pleines de luttes et de rédemptions. Kep aimait ces artistes parce qu'ils racontaient des histoires. Des histoires de douleur, de résilience, d'amour. Des histoires qui n'étaient pas les siennes. Il se souvenait d'un soir particulier, lorsqu'il avait écouté pour la première fois le Requiem de Mozart. Ce chef-d'œuvre, ultime cri d'un génie mourant, l'avait bouleversé. Mais pas pour les bonnes raisons. Kep ne supportait pas cette perfection : un homme au seuil de la mort, abandonné, trahi, enterré sans gloire ni amour, avait tout de même réussi à transcender son existence éphémère pour laisser derrière lui une œuvre immortelle. Mozart avait tout transformé, jusqu'à sa propre mort.

Kep, lui, n'avait rien transformé. C'est peut-être pour cela qu'il détestait Mozart. Parce qu'il aurait voulu être cet homme capable de trouver un sens dans l'abandon, la solitude, et la fin.

Et lui ? Kep avait pourtant fait tant de choses bonnes. Il avait allumé des feux, mais jamais senti leur chaleur. Il se remémora les moments.

Un sans-abri, recroquevillé sur les marches glacées d'un immeuble, un soir de décembre. Kep, encore jeune, n'avait pas hésité une seconde : il avait retiré son unique manteau d'hiver, un manteau payé à crédit, et l'avait posé sur les épaules de l'homme sans un mot. Ce soir-là, il avait marché

jusqu'à son appartement en frissonnant, les bras croisés pour conserver un semblant de chaleur. Mais le froid physique n'avait pas eu d'équivalent émotionnel. Pas de satisfaction. Juste... le silence.

Les associations caritatives : combien de chèques avait-il signés au fil des ans ? Des dizaines. Un refuge pour femmes, un orphelinat en périphérie, des écoles publiques délabrées : il finançait tout cela, souvent anonymement. Mais il n'avait jamais visité ces lieux. Il n'avait jamais cherché à voir les visages de ceux qu'il aidait.

Puis il y avait les gestes imprévus, les actes spontanés :
L'assistant au bord du gouffre après un divorce, à qui Kep avait offert un prêt sans intérêt pour se reloger.

Un enfant dans un café, pleurant sur son devoir de mathématiques ; Kep, qui passait par là, s'était assis et lui avait expliqué l'équation, patient et précis.

Un collègue ruiné par une escroquerie financière, que Kep avait embauché malgré les protestations du conseil d'administration.

Et cette fois à Chicago, dans un parc. Une femme s'était effondrée sous ses yeux. Kep s'était jeté à genoux, administrant un massage cardiaque jusqu'à l'arrivée des secours. Elle avait survécu. On lui avait dit qu'il avait sauvé une vie, mais cela ne l'avait pas ému. Pas vraiment.

Le mot « imposture » tournait dans l'esprit de Kep. Il se demandait s'il était vraiment celui qu'il prétendait être : un homme accompli, généreux, bon.

Kep pensait souvent à ce qu'on appelle aujourd'hui le « syndrome de l'imposteur ». Ce sentiment que l'on n'a pas mérité ses succès, qu'ils sont le fruit d'un hasard, d'un malentendu, ou pire, d'un mensonge collectif.